

dossier violence

Sur scène, la violence, une évidence ?

Parcourir la programmation des six précédentes saisons aux Rencontres Théâtre Jeune Public à Huy peut apporter son lot de surprises. Alors que l'on pourrait croire que la violence ne surgit qu'au gré d'événements bien typés, force est de reconnaître qu'elle est multiple et qu'elle a été abordée dans pas moins de 48 spectacles, ce qui nous donne une moyenne d'environ huit créations porteuses de cette notion à chaque saison. Or, pour les compagnies qui s'approprient ce thème, son traitement peut s'avérer souvent délicat. Bien sûr, certaines d'entre elles le font de manière récurrente. Questionner ce fait de société semble devenu priorité. Tendus comme des miroirs, ces spectacles qui traitent de la violence vont frapper pour longtemps les imaginations.

Comme si ce questionnement faisait partie de son ADN, il en est ainsi de l'Agora théâtre quand il y a plus de dix ans déjà, s'adressant à des enfants d'école primaire, il a décortiqué et trituré la mécanique des contes pour leur livrer un *Petit prince écarlate* des plus rémuants. Plus récemment, c'est aux quinze ans et plus que ce théâtre a renvoyé la balle avec *A l'affiche : Kolhaas*, libre interprétation d'une nouvelle de Heinrich von Kleist. Mettre en lumière le tragique du passé, une autre manière d'ausculter les valeurs du présent ?

Les Ateliers de la Colline eux aussi ont pour caractéristique de prendre à bras le corps la violence. Le point de vue adopté a pour effet de remuer l'esprit et les tripes et comme pour d'autres productions de la compagnie, son *Tête à claques* n'a pas manqué de bouleverser notablement un public à la fois méduisé et séduit.

Cette volonté assumée de provoquer une sorte d'électrochoc procéderait-elle d'une vision militante d'un théâtre qui aurait pour volonté de secouer le jeune spectateur et, au-delà du plaisir apporté par une forme signifiante, de lui donner l'occasion de réagir en stimulant son sens critique ? A parcourir le catalogue des rencontres de Huy à l'été 2014, on pourrait le croire. Avec une belle variété de nuances, sept autres compagnies au moins n'ont pas hésité à saisir également le fil d'une violence apparente ou cachée pour en dévider la bobine et tisser la trame d'un récit destiné à éveiller les consciences.

Il en va ainsi de *Cheveux rouges*, cette pièce du Théâtre de la Galafronie qui n'hésite pas faire mémoire tant des massacres du génocide au Rwanda que des persécutions liées à la Shoah. Cette volonté de condamner dans un même élan les monstres d'époques différentes se retrouve dans des formes ar-

tistiques croisées qui mêlent théâtre, graphisme, musique et vidéo.

Si ce récit d'une vieille résistante a pour volonté d'expliquer aux enfants dès huit ans comment le verbe aimer devrait toujours les habiter, il n'en va pas de même avec *Guerre*, la création du Théâtre de la Galafronie. Le titre en forme de coup de poing ne laisse pas présager d'une pièce qui parle avant tout d'éducation. Pétri par sa mère pour devenir guerrier, le jeune homme devrait venger les horreurs du passé. Traitée au four des passions, cette pâte peut-elle toujours lever ? Un tel parcours initiatique veut-il mettre en question une relation capable d'emprisonner au lieu de libérer ?

Echapper aux visées d'un parent peut mobiliser un adolescent à l'heure de choisir sa voie. Echapper aux regards qui martèlent l'image du délinquant, est-ce possible quand la justice a sanctionné la violence d'un acte déviant ? Cette question, "Le projet cryotopie" la pose avec *Dans le ventre*, l'histoire d'un jeune en IPPJ. Si elle réveille le souvenir de la mort de Jo Van Holsbeeck, poignardé dans une gare, elle réactualise surtout la difficile quête d'identité des adolescences en souffrance.

Ce mal-être, il transparait aussi dans *Le trait d'union*, pièce satirique proposée par "Trou de ver" aux jeunes entre 12 et 16 ans. L'utilisation de la vidéo et une approche ludique provoquent le rire sans pour autant évacuer le désarroi et la colère d'un ado en quête d'équilibre. Car gonfler pour se protéger, c'est loin d'être insignifiant !

La guerre, celle des autres ou celle tapie en soi, transparait d'évidence dans ces quatre propositions qui ne mâchent pas leurs mots. Il en est encore trois qui pour adopter un ton plus léger n'en suggèrent pas moins que

chaque volcan d'apparence endormi peut à tout moment se réveiller bruyamment. Certes, les *Petites furies* du Zététique théâtre nous font sourire quand elles nous emmènent dans leurs danses délurées, mais derrière la mousse qui vole, les bagarreuses annoncent le poids des rivalités qui plus tard pourraient les écraser. *Les mots perdus* du Collectif des Alices quant à eux, s'ils nous tordent de rire, ne nous font pas oublier que quand les mots disent le contraire de ce qu'ils voudraient, c'est la vie de tous les jours qui prend un mauvais tour !

Même par le jeu, dénoncer une dictature, c'est important. Enfin, pour *La petite fille aux allumettes* de Pan ! la compagnie, si par sa tendresse et son humour, elle a le don de nous enchanter, elle ne peut faire oublier la cruelle détresse d'une enfance abandonnée !

Qu'il s'agisse de se référer à la mythologie, aux grands conflits contemporains, ou aux faits divers plus anodins, les sept spectacles cités n'hésitent donc pas à aborder des faits de violence. Qu'ils s'adressent aux plus jeunes ou à leurs aînés, avec légèreté ou gravité, en variant les formes, ils touchent des cordes sensibles, parlent de l'intime aussi bien que du collectif, explorent valeurs et sentiments.

Dans une société qui cherche à tout sécuriser, la méfiance et l'inquiétude n'arrêtent pourtant pas de se développer. Quand le monde frissonne et se recroqueville, le théâtre au contraire œuvre à faire sauter des verrous. Regarder la violence en face, en démonter les composants, défier son pouvoir d'attraction, serait-ce une des urgences d'aujourd'hui ?

Jean-Marie Dubetz.

